

L'hédonisme ou la question du plaisir au travail

Préambule

Un professeur de philosophie dans un congrès de Sage-femme

Avant de commencer je voudrais vous dire le plaisir que j'ai à être ici aujourd'hui car les sages-femmes et les philosophes ont de nombreux points communs. Un seul mot suffit pour justifier cette affirmation liminaire, celui de maïeutique. Comment se fait-il que la philosophie et l'obstétrique partagent ce mot ? Simplement parce que celui qui est souvent considéré comme le premier philosophe, Socrate, était fils d'une sage-femme et qu'il concevait sa mission par analogie à celle de sa mère. Alors que la sage-femme maîtrise l'art d'aider les femmes à faire advenir la vie qu'elle porte en elle, pour Socrate, le philosophe est celui qui maîtrise l'art de faire accoucher les esprits de la vérité qu'ils portent en eux. Pour Socrate, le philosophe est à l'esprit et à la vérité ce que la sage-femme est au corps et à la vie.

Mais, si la philosophie s'est depuis son origine pensée en référence à la pratique des sages-femmes, elle s'est plus largement pensée en référence à la médecine. Là où la médecine a en charge la santé du corps, la philosophie aurait en charge la santé de l'âme. La philosophie s'est ainsi dès son origine pensée comme une médecine de l'âme. De ce point de vue, le philosophe dont je vais vous parler aujourd'hui, Epicure, est on ne peut plus clair. Pour lui la philosophie est une médecine qui a une triple fonction : fébrifuge (faire tomber la fièvre), antalgique (supprimer la douleur) et analgésique (rendre insensible à la douleur). Ceci est d'ailleurs confirmé par le fait que l'un des seuls textes qui nous reste d'Epicure, *La lettre à Ménécée*, est aussi appelé le *tétrapharmakon* (le quadruple remède) parce qu'il se termine par l'énoncé des quatre préceptes qui conditionnent la possibilité d'une vie heureuse.

Dernière raison pour laquelle j'éprouve un plaisir tout particulier à intervenir dans votre congrès, le sujet qui m'a été proposé : l'hédonisme. Vous le savez peut-être, le père de la sagesse hédoniste, Epicure, avait fondé, comme beaucoup de philosophes grecques, une école dans laquelle il enseignait, théoriquement et pratiquement, sa doctrine. Et cette école, Epicure lui avait donné un doux nom : Le jardin.

Introduction

Questionner la question

Ces remarques liminaires étant faites, il me faut maintenant entrer dans le vif du sujet. Et pour ce faire, quand j'ai préparé cette communication je me suis posé les questions suivantes : en quoi une réflexion sur l'hédonisme peut-elle trouver sa place dans un congrès de sages-femmes cadres ? En quoi une telle intervention peut-elle trouver sa place, qui plus est, au terme d'une journée intitulée « management et communication » ?

La première chose qu'il me fallait faire était donc de questionner la question. Comment se fait-il que des professionnelles se posent la question de l'hédonisme ? Dans un format de conférence de trente minutes, il ne pouvait s'agir d'une attente strictement culturelle, d'une demande d'un cours sur l'hédonisme. Quel pouvait donc être le sens de la question ? A l'évidence il y a derrière cette demande, me suis-je dit, une volonté de réfléchir sur la question du plaisir puisque l'hédonisme est une sagesse du plaisir comme l'indique la racine grecque *hedonè* qui signifie plaisir. Et comme il s'agit de traiter de la question du plaisir dans le cadre d'un colloque professionnel, ce dont je vais avoir à traiter c'est de la question du plaisir au travail.

J'utilise à dessein l'expression de plaisir au travail car elle fait immédiatement écho à un thème contemporain celui de la souffrance au travail qui a fait florès en France grâce aux travaux de Christophe Dejours. Et le sens de la question apparaît encore plus nettement dès lors que l'on regarde les thèmes des précédentes interventions : la rumeur, la frustration, le burn-out, les émotions, qui examinaient des éléments de perturbations, de désagrément et de souffrance dans le cadre de l'activité professionnelle d'une sage-femme cadre. Ce questionnement sur le plaisir, sur l'agréable, arrive donc en contrepoint au questionnement sur le désagréable et la souffrance.

Alors pourquoi ne pas avoir posé plus directement la question : quelle place pour le plaisir au travail ? Sans doute parce qu'une telle question aurait aujourd'hui encore quelque chose d'incongru pour des raisons éminemment culturelles. Je me dois cependant de préciser le sens de cette dernière affirmation car vous me direz que personne ne serait choqué d'entendre dire que le travail peut procurer du plaisir. Certes. Mais là n'est pas le sens de la question qui m'est posée car, que chacun connaisse à l'occasion de son activité professionnelle des moments de plaisir cela est incontestable et c'est bien évidemment une

bonne chose. S'il s'agissait simplement de se demander si une activité professionnelle peut susciter du plaisir, la question serait sans intérêt. Par contre se demander si l'on peut faire du plaisir la norme de son activité professionnelle est une question passionnante et, pour tout dire, iconoclaste. Pourtant s'il s'agit de parler d'hédonisme c'est la seule question qui vaille car Epicure, le père de cette sagesse antique, affirme très clairement que l'hédoniste c'est celui qui pose en principe que « *le plaisir est le commencement et la fin de toute vie heureuse* ».

Pour traiter philosophiquement cette question du plaisir au travail pour une sage-femme cadre, je vais donc m'efforcer de répondre successivement à trois questions :

- Pourquoi la question du plaisir au travail est-elle une question iconoclaste ?
- A quels genres de plaisir au travail une sage-femme cadre peut-elle aspirer ?
- A quelles conditions le travail d'une sage-femme cadre peut-il être dominé par le plaisir? = Comment une sage-femme cadre peut-elle être heureuse ?

I - Pourquoi la question du plaisir au travail est-elle une question iconoclaste ?

- **Travail et plaisir deux notions contradictoires**

Dans la tradition judéo-chrétienne qui est la notre, les notions de travail et de plaisir sont clairement contradictoires. Ce n'est pas à des sages-femmes de formation que je vais apprendre que le travail désigne les douleurs accompagnant l'effort accompli par la mère pour faire venir son enfant au monde. Le mot travail lui-même vient du latin *tripalium* qui désignait un instrument de torture à trois pieux, un trépied qui à l'origine servait à assujettir les bœufs pour les ferrer. Cette étymologie fait d'ailleurs pleinement écho à la conception biblique du travail. Vous le savez, quand ils sont chassés du paradis originel, Adam et Eve sont l'un et l'autre condamnés à fournir un effort pénible, un travail : l'homme devra labourer la terre désormais aride et couverte de ronces – d'où le mot labeur pour désigner le travail pénible - ; la femme, de son côté, devra supporter les douleurs de l'enfantement pour perpétuer la vie. Mais, dans la tradition judéo-chrétienne, le travail n'a cependant pas que cette seule dimension négative de peine c'est-à-dire tout à la fois de châtement et de souffrance. En effet, le travail qui est le signe de la malédiction de l'homme et de la femme est aussi le moyen, la voie de leur rédemption. En même temps qu'il est une peine, le travail

est en effet l'activité par laquelle l'homme et la femme donnent vie au corps et à l'esprit. C'est cette signification accordée au travail, compris tout à la fois comme marque du péché et comme moyen de rédemption, qui explique la sacralisation de la douleur qui nous rappellerait simultanément à notre bassesse et à notre grandeur. Encore une fois, ce n'est pas à des professionnelles de la médecine, auxquelles il a fallu faire un long chemin pour promouvoir l'idée d'accouchement sans douleur, que je vais apprendre combien la lutte contre la douleur est longtemps demeurée un sujet tabou. Mais bon, que les femmes accouchent sans douleur soit, de là à ce que cela devienne une partie de plaisir il y a un pas que nous hésitons encore souvent à franchir.

Bref, si la question de la souffrance n'est désormais plus taboue, il n'en est certainement pas de même pour celle du plaisir. Imaginez en effet que dans un entretien d'embauche, interrogé sur ses motivations, un postulant vous dise : « Moi tout ce à quoi j'aspire dans mon travail, c'est à prendre mon pied » ; ou bien encore qu'à l'occasion d'un entretien d'évaluation une ASH ou une sage-femme se plaigne de ne pas toujours prendre plaisir à accomplir son travail. Dans les deux cas vous seriez sans doute pour le moins étonnées et certainement enclines à leur suggérer qu'on ne pas faire du plaisir l'alpha et l'oméga de son activité professionnelle. Ces exemples fictifs signifient que nous avons intériorisé l'idée qu'au travail on n'est pas là pour prendre du plaisir, on n'est pas là pour s'amuser. Spontanément nous envisageons plutôt le travail selon la double perspective, toute judéo-chrétienne, de la pénibilité et du devoir. Ceci à tel point d'ailleurs que nous avons encore quelque difficulté à considérer qu'une activité rémunérée qui serait essentiellement un plaisir soit à proprement parler un travail (ex : l'artiste ou le sportif). Et s'il fallait encore se convaincre que le travail demeure essentiellement associé dans notre société à la souffrance, il suffirait d'examiner la façon dont on justifie les rémunérations. C'est en effet toujours, d'une manière ou d'une autre, la pénibilité du travail qui sert de justification ; qu'ils s'agissent des efforts qu'il a fallu consentir pour pouvoir exercer un métier (Les diplômes), des risques inhérents à une profession, ou bien encore du poids des responsabilités, c'est toujours la peine qui doit justifier le salaire. Et aujourd'hui encore, dans le débat sur la réforme des retraites, un large consensus se dégage autour de l'idée que la pénibilité doit être un critère essentiel dans la détermination de la durée de cotisation ou/et du taux de réversion. Bref il faut justifier de la pénibilité, du caractère contraignant de son activité professionnelle, pour justifier un meilleur salaire. On regarderait en effet d'un œil circonspect le salarié qui viendrait voir son patron et qui lui dirait : « Je souhaiterais être

augmenté parce que je trouve mon travail de moins en moins pénible et que j'y prends de plus en plus de plaisir». A n'en pas douter son patron lui répondrait : «Et en plus vous voulez être augmenté? ». Dans notre imaginaire social encore tout empreint de judéo-christianisme, un salaire juste c'est la juste réparation d'une peine.

- **L'hédonisme, une sagesse du plaisir**

C'est au regard de cet imaginaire que l'hédonisme se présente comme une pensée iconoclaste. Pour quelle raison ? Parce qu'Epicure, le père de cette sagesse, est celui qui le premier a affirmé que *« le plaisir est le commencement et la fin de toute vie heureuse. En effet, ajoute-t-il, d'une part, le plaisir est reconnu par nous comme le bien primitif est conforme à notre nature, et c'est de lui que nous partons pour déterminer ce qu'il faut choisir et ce qu'il faut éviter ; d'autre part c'est toujours à lui que nous aboutissons, puisque ce sont nos affections qui nous servent de règle pour apprécier tout bien quelque, si complexe soit-il »*. Précisons le sens de ce « postulat fondamental » de l'épicurisme. Le plaisir est « le bien primitif » parce qu'il est conforme à notre nature nous dit tout d'abord Epicure. Mais pour quelle raison ? Parce que l'homme, affirment les épicuriens, est entièrement, entendez ici corps et âme, un être composé de particules élémentaires de matière : les atomes. C'est pourquoi l'épicurisme est défini comme une philosophie atomiste ou matérialiste. Et si l'homme est un être de part en part matériel, son rapport au monde et à lui-même est un rapport exclusivement sensible. Or qu'est-ce que le bien du point de vue de la sensibilité si ce n'est le plaisir ? Et qu'est-ce que le mal si ce n'est la douleur. Ne dit-on pas en effet que nous avons mal quand nous ressentons une douleur et qu' « il n'y a pas de mal à se faire du bien » quand on se fait plaisir.

Résumons : parce qu'il est un être vivant animé (un animal), un être sensible, ce qui anime l'homme c'est l'épreuve de la douleur, ce vers quoi il tend c'est le plaisir et ce dont il essaie de se détourner c'est la souffrance. Qu'est-ce en effet nous dit Epicure que le désir, si ce n'est l'anticipation d'un plaisir? Et qu'est-ce que l'aversion ou la peur, si ce n'est l'anticipation d'une souffrance ? Qu'est-ce donc en conséquence qu'une vie heureuse nous dit Epicure ? C'est une vie de plaisir, entendez ici une vie dans laquelle le plaisir l'emporte sur la douleur. Il nous reste néanmoins, pour mieux comprendre Epicure, à préciser ce qu'il entend par plaisir : *« Le plaisir dont nous parlons est celui qui consiste, pour le corps, à ne pas souffrir et, pour l'âme, à être sans trouble »*. Le plaisir est donc défini dans l'épicurisme comme absence de trouble. L'homme heureux, c'est celui qui accède au repos du corps,

l'aponia, et à la paix de l'âme, *l'ataraxie*. Pour être heureux, il faut donc apprendre à éviter les troubles du corps et de l'âme. Et pour cela il faut avoir une bonne hygiène de vie : maintenir sans cesse son équilibre organique (en ce sens l'épicurisme se présente comme une diététique), ne désirer que ce que l'on peut assurément obtenir et ne pas craindre ce qui n'a aucun motif d'être craint (il s'agit ici d'avoir une bonne hygiène mentale ce qui consiste à se déprendre des craintes illusoire – la mort et les dieux – et à se détourner des désirs inassouvissables – les désirs vains -).

Ceci étant posé, pour déterminer dans quelle mesure une sage-femme cadre peut-être heureuse au travail il nous faut, dans une perspective hédoniste, répondre successivement à deux questions. 1- A quels plaisirs une sage-femme cadre peut-elle aspirer ? 2 - Dans quelle mesure peut-elle y aspirer ? Et pour répondre à ces deux questions, il nous faut tout d'abord établir quels sont les différents types de plaisirs auxquels un être humain peut aspirer. Pour cela nous devons commencer par nous doter d'une définition de l'être humain sur laquelle nous sommes susceptibles je crois de nous accorder : l'homme est un animal social doué de conscience. De ce fait l'homme peut prétendre à 4 types de plaisirs différents :

- tout d'abord bien évidemment les plaisirs physiologiques c'est-à-dire ceux qui résultent de la satisfaction de nos besoins organiques. Ce plaisir physiologique c'est celui que nous appelons ordinairement la satiété.
- Plaisir du geste ensuite. En effet, comme contrairement à l'animal l'homme ne possède pas d'instinct, c'est-à-dire un ensemble de comportements prédéterminés aux moyens desquels il assouvirait ses besoins, il doit acquérir ce que l'on appelle des savoir-faire. Il y a donc un plaisir proprement humain qui est celui qui résulte de l'accomplissement du geste juste nous permettant d'atteindre efficacement notre but. Plaisir de l'enfant qui marche pour la première fois, de l'agriculteur qui trace un sillon parfait, du tennisman qui réussit un lob lifté qui retombe pleine ligne... C'est parce que les gestes que nous accomplissons pour arriver à nos fins ne sont pas innés mais qu'ils résultent d'un apprentissage, d'un travail, qu'ils nous procurent du plaisir. Plaisir qui n'est déjà plus simplement physique mais aussi spirituel parce que nous jouissons ici de l'exercice de notre liberté. Il y a dans le plaisir du geste, un plaisir proprement humain, jouissance de notre capacité d'auto-détermination :

nous sommes responsables de nos gestes. Ce plaisir du geste nous le nommons communément la fierté.

- Plaisir de relation bien sûr. Parce que l'homme est un être social il éprouve aussi du plaisir dans la relation à l'autre ; non pas à l'autre comme objet de jouissance, mais à l'autre comme être humain reconnaissant ses propres qualités. Cette reconnaissance peut prendre de multiples formes : l'amour, l'amitié, l'estime, l'admiration, la gratitude etc.
- Plaisir de l'âme enfin. Il s'agit ici de ce que nous regardons comme la forme la plus achevée du plaisir qui peut prendre selon les époques et les traditions le nom de contentement, de béatitude, de félicité, de plénitude ou même de nirvâna pour les bouddhistes. Ce plaisir ultime c'est celui qui résulterait du plein accomplissement de notre être, celui qui découlerait du fait que notre vie ne serait plus marquée du sceau du manque dans l'une quelconque de ses dimensions.

II - A quels types de plaisirs une sage-femme cadre peut-elle aspirer?

Ceci étant posé, il nous faut désormais déterminer dans quel rapport une sage-femme cadre se situe à l'égard de chacun de ses plaisirs.

- **Plaisir physiologique : d'une fatigue à l'autre**

De ce point de vue ce qui essentiellement en jeu quand on parle de travail, c'est la question de la fatigue. Et, à n'en pas douter, pour nombre de sages-femmes devenues cadres, cette évolution professionnelle a été en partie conditionnée par l'envie d'en finir avec des horaires décalés (Travail de nuit, travail le WE, emploi du temps variable selon les semaines) générateurs de fatigue. Mais ce soulagement laisse parfois la place à une autre forme de fatigue, plus spécifique aux fonctions de cadre, celle qui résulte de l'impression de n'en avoir jamais fini. Cette impression qu'il y a toujours quelque chose à faire, qu'il y a toujours des problèmes à régler et qu'on ne coupe jamais totalement avec le travail parce qu'on y pense tout le temps, quand bien même on n'y passe pas tout son temps : cette impression que l'on peut avoir que le travail nous « bouffe », qu'il est comme le tonneau des danaïdes ou le rocher de Sisyphe.

- **Plaisir du geste : l'éloignement de la maïeutique**

De ce point de vue, il faut le dire sans détours, devenir sage-femme cadre c'est risquer de perdre de bonnes occasions d'éprouver du plaisir. Ceci pour la simple raison, que la maïeutique, qui est une technique de manipulation, n'en est plus le cœur. Mais pour une autre raison encore : l'activité d'une sage-femme est bien plus nettement finalisée que celle de la sage-femme cadre. Or le plaisir est une sensation agréable que l'on éprouve lorsque l'on réalise quelque chose, lorsque l'on atteint un but. Et l'on peut ajouter que la sage-femme a d'autant plus l'occasion de connaître ce plaisir du geste que celui s'inscrit dans une situation, celle de l'accouchement, qui est toujours marquée d'une certaine intensité dramatique. Ceci parce que l'accouchement n'est jamais une situation ordinaire mais toujours un événement singulier. C'est en cela que la situation d'accouchement est génératrice de plaisir : c'est une situation finalisée, nimbée d'incertitude et susceptible d'infinies variations. Bref, plus une action est clairement finalisée, moins elle est ordinaire, et plus elle est susceptible de procurer du plaisir, celui-ci étant produit par la détente brutale d'une tension à la fois intellectuelle et corporelle. Ceci étant posé, il apparaît immédiatement que l'activité d'une sage-femme cadre est beaucoup moins susceptible de procurer un plaisir du geste que celle d'une sage-femme. Ceci, si je puis dire, parce que l'objet du plaisir est moins défini pour une sage-femme cadre que pour une sage-femme.

Là où la situation d'accouchement offre la possibilité d'un plaisir défini et intense la profession de sage-femme cadre offre plutôt la possibilité d'un plaisir diffus et de moindre intensité. En effet, à quel moment une sage-femme cadre peut-elle se dire qu'elle a fini son travail?

- **Plaisir de relation : de la clinique au management, rupture et continuité**

Si, comme nous venons de le voir, du point de vue du plaisir du geste, l'accès à la fonction de sage-femme cadre constitue une rupture manifeste, cela est moins évident du point de vue du plaisir de relation. En effet, dans tous ses aspects (Consultations externes, préparation à l'accouchement, salle de travail, suite de couche, néonatalogie...), en plus d'être une activité reposant sur un certain nombre de savoir-faire, la profession de sage-femme relève de cet ensemble de professions que F. Dubet appelle le travail sur autrui. Le plaisir que l'on peut y éprouver est donc pour une bonne part un plaisir de relation que l'on appelle ordinairement la reconnaissance.

Que devient donc ce plaisir de la relation pour la sage-femme cadre? De ce point de vue on peut, me semble-t-il, parler de rupture et de continuité. Rupture tout d'abord parce que si elle exerce une profession de relation, la cadre sage-femme n'exerce plus une profession clinique. Vous le savez, le mot clinique a pour étymologie la racine grecque *klinê* qui signifie lit. La clinique désigne donc une relation de proximité touchant à l'intimité d'une personne alitée c'est-à-dire souffrante ; elle est une relation d'accompagnement, d'aide en situation de souffrance ou de faiblesse. Or, vous l'aurez compris, la cadre sage-femme n'est plus, vis à des membres du service dont elle a la charge, dans une relation clinique. Elle occupe une position hiérarchique de commandement, d'autant plus délicate d'ailleurs qu'elle est le plus souvent une situation intermédiaire de supériorité et de subordination hiérarchique. Le type de reconnaissance – plaisir de relation - auquel une cadre sage-femme peut prétendre n'est donc plus le même que celui auquel elle pouvait aspirer quand elle était sage-femme et ce d'autant que ses supérieurs et ses subordonnés peuvent avoir à son égard des attentes contradictoires.

Reste alors à se poser la question : à quel type de reconnaissance une sage-femme cadre peut-elle prétendre? Elle ne peut et ne doit plus s'inscrire dans une relation dissymétrique dans laquelle l'une des deux personnes serait placée dans une situation de faiblesse et de dépendance. Les relations entre le cadre et les membres de son service sont certes des relations de subordination mais entre égaux. Le type de reconnaissance qui peut être alors visé c'est ce que l'on appelle l'estime. La chose est importante car, dans une relation clinique, la reconnaissance se manifeste le plus souvent sous la forme du remerciement verbal pouvant s'accompagner d'une attention particulière comme celle d'un père qui apportera les croissants à l'équipe de salle au matin de l'accouchement. Mais, dans le cadre d'une relation hiérarchique entre égaux, nul n'étant en situation de faiblesse, les relations sont plus institutionnelles et moins affectives (ce qui ne veut pas dire moins chargées d'affects), et ce que l'on peut raisonnablement attendre c'est de l'estime, c'est-à-dire la reconnaissance de la compétence et de la probité, non des remerciements.

De ce point de vue de la relation, il me semble cependant important d'indiquer, d'autre part, que les qualités attendues d'une sage-femme cadre s'inscrivent néanmoins dans une certaine continuité avec celles d'une sage-femme. En effet, tout comme pour la sage-femme, le rôle de la sage-femme cadre est essentiellement de faire, certaines contraintes étant posées indépendamment d'elle, que le travail puisse se faire avec le plus de fluidité possible ce qui n'exclut pas, comme dans un accouchement, une succession de périodes de

calme et de périodes aigües dans lesquelles il convient tout à la fois de faire preuve de sérénité et d'assurance pour être rassurante. La constance apparaît dès lors comme la qualité essentielle d'une sage-femme cadre, qualité à laquelle l'exercice antérieur de la profession de sage-femme l'a normalement prédisposée.

- **Le plaisir de l'âme : du plaisir de devenir et d'être cadre**

Si le passage au statut de sage-femme cadre entraîne une déperdition du plaisir du geste et une transformation du plaisir de relation, il est aussi l'occasion de la découverte de nouveaux plaisirs. Pour le comprendre, il suffit de partir de ce constat simple : devenir sage-femme cadre c'est progresser dans sa carrière, c'est évoluer. Et cette évolution est bien pensée, non simplement sur le mode du changement (passer à autre chose) mais sur celui de l'amélioration (je deviens meilleure). A elle seule, cette évolution professionnelle est source d'un plaisir tout particulier que l'on éprouve quand on sent, selon les termes de Spinoza, que notre puissance d'être s'accroît. Et ce plaisir qui accompagne ce sentiment de croissance, c'est, nous dit Spinoza, ce que nous appelons la joie.

Il y a donc un plaisir manifeste, une joie, dans le fait même d'évoluer professionnellement. Pour s'en convaincre il suffit de considérer la dénomination professionnelle que vous avez adoptée, sage-femme cadre, plutôt que cadre sage-femme. Dans cette dénomination vous avez gardé la référence à votre ancienne profession que vous faites suivre de la mention de votre nouveau statut. Or cette dénomination ne va pas de soi. En effet, pourquoi garder la dénomination « sage-femme » alors même que vous n'exercez plus cette profession? Si je prends un exemple dans mon propre champ professionnel, les personnels de direction sont tous des anciens enseignants mais il ne nous viendrait pas à l'idée de les nommer enseignants-cadres. Ils s'appellent principaux ou proviseurs. La dénomination que vous avez choisie signifie donc bien que devenir sage-femme cadre ce n'est ni renoncer, ni trahir, mais progresser. De plus, qu'on le veuille ou non, devenir sage-femme cadre c'est avoir été distinguée par l'institution ce qui est vecteur de gratification narcissique c'est-à-dire de plaisir. Sans doute, plus on s'éloigne du moment de la distinction, plus le plaisir s'estompe, mais il y a dans le quotidien du travail des signes de distinction qui ravivent ce plaisir (Emprise plus grande sur son emploi du temps ; relation différentes avec les médecins, avec la hiérarchie et avec des intervenants extérieurs).

A ce point de la réflexion, la question est de savoir comment peut se maintenir ce que je me propose de nommer le plaisir statutaire bien au-delà du moment de la promotion

professionnelle. Pour cela il nous faut nous rappeler ce qu'est le plaisir : c'est une sensation agréable résultant de la réalisation d'un désir. S'il en est ainsi, le plaisir au travail résulte toujours de la conformité entre nos attentes professionnelles et la réalité de notre vie professionnelle. En conséquence, pour une sage-femme cadre, le plaisir peut d'autant plus perdurer que le poste qu'elle occupe répond à l'idée qu'elle se fait de ce que c'est qu'être cadre. Quand il en est ainsi, on dit que l'on se réalise dans son travail. Et, comme le confirment toutes les enquêtes d'opinions menées auprès des cadres, être cadre c'est disposer d'un réel pouvoir d'initiative et de décision. Autonomie, responsabilité, initiative, voilà les mots au moyen desquels, selon toutes les enquêtes, les cadres caractérisent leur travail. En ce sens on voit que le plaisir au travail est pour un cadre sous une double dépendance : il dépend dialectiquement de lui-même et des autres. De lui-même tout d'abord : si un cadre accomplit correctement les tâches qui lui incombent et s'il mène à bien les projets qu'il initie, alors il éprouve du plaisir. Des autres ensuite : si on lui donne les moyens d'accomplir en toute autonomie les tâches qui lui incombent et si on lui offre la possibilité de prendre des initiatives, de mener à bien des projets et si on valorise son travail alors il éprouve du plaisir.

Vous l'avez donc compris, le plaisir de l'âme dépend conjointement de nous-mêmes, des autres et des circonstances qui sont toujours imprévisibles. Epicure en conclu que, comme nous n'avons aucune prise sur l'imprévisible et peu de prise sur les autres, nous devons avant tout faire porter nos efforts sur ce qui dépend de nous. Celui qui pense qu'il ne pourra être heureux que lorsque les autres seront conformes à ce qu'il en attend et que les circonstances lui seront favorables, celui là, nous le savons se condamne à ne jamais être heureux.

III - La leçon d'Epicure : comment devenir une sage-femme cadre heureuse ?

Revenons donc pour finir à Epicure et demandons nous au regard de sa sagesse comment une sage-femme cadre peut faire du plaisir, entendez ici de la satisfaction de ses désirs, la norme de son travail c'est-à-dire tout à la fois la règle de sa conduite professionnelle et l'ordinaire de sa vie professionnelle.

Cela est possible nous dirait Epicure à la seule condition qu'elle sache calculer ses plaisirs entendez ici qu'elle ne désire que ce qu'elle peut aisément obtenir et qu'elle sache donner à son travail sa juste place. Ceci m'amène à insister sur un point essentiel de la sagesse d'Epicure : si l'hédonisme est une sagesse du plaisir, il n'est pas une invitation à la recherche effrénée de tous les plaisirs pour le simple motif que certains plaisirs ont pour conséquence des souffrances plus grandes encore. Écoutons Epicure : « *Quand donc nous disons que le plaisir est le but de la vie, nous ne parlons pas des plaisirs voluptueux et inquiets ; ni de ceux qui consistent dans les jouissances déréglées ainsi que l'écrivent les gens qui ignorent notre doctrine et la prennent dans un mauvais sens* ».

La sagesse épicurienne n'est pas une sagesse du plaisir débridé mais une sagesse du plaisir mesuré c'est-à-dire du plaisir calculé de manière optimale. Si l'on devait donner un nom au bonheur dans la perspective épicurienne ce serait celui de contentement c'est-à-dire non pas une plénitude infinie, qui ne pourrait être le fait que d'un Dieu, mais une plénitude finie. Être content c'est en effet à la fois être satisfait et savoir se contenter. Vous voyez donc en quoi l'épicurisme est très opposé aux valeurs de dépassement perpétuel de soi propres à nos sociétés, valeurs dont A. Erhenberg a montré qu'elles étaient la cause de nouvelles pathologies sociales qu'il regroupe dans le concept de fatigue d'être soi qui désigne tout aussi bien la dépression que le burn-out. L'hédonisme antique n'a donc au final pas grand-chose à voir avec l'hédonisme contemporain qui s'apparente beaucoup moins à une recherche de plénitude et de quiétude qu'à une quête effrénée de plaisirs toujours plus nombreux et intenses. Or Epicure nous met par avance en garde contre une telle quête au motif tout simple qu'elle est intrinsèquement contre productive. Il nous rappelle ainsi dans une formule pleine de bon sens que « *ceux-là jouissent le plus vivement de l'opulence qui ont le moins besoin d'elle* ».

A la lumière des enseignements d'Epicure il me semble donc que l'on peut imaginer faire une leçon d'hédonisme appliqué à la sage-femme cadre. Je vais donc, pour conclure, prendre le risque d'énoncer, à la manière d'Epicure, un *tétrapharmakon* de la sage-femme cadre en considérant successivement chacun des quatre plaisirs que j'ai distingués :

Pour ce qui est du plaisir physiologique : *si tu veux que ton travail ne te fatigue pas, habitue-toi à penser qu'il n'est pas tout pour toi. Pour cela, veille à entretenir en dehors de ton travail tous les liens et toutes les activités qui te procurent du plaisir car pendant que tu les cultiveras tu ne penserai pas à ton travail.*

Il s'agit en fait de s'efforcer d'appliquer la maxime empreinte d'épicurisme énoncée par Montaigne : « *Quand je danse je danse, quand je dors je dors* ». L'idée est ici que pour être pleinement à ce que l'on fait il faut savoir ne plus y être quand on y est plus.

Pour ce qui est du plaisir du geste : *veille à accomplir avec la plus grande rigueur possible les tâches qui t'incombent en propre et à te maintenir toujours en état de les accomplir le mieux possible.*

Pour ce qui est du plaisir de relation : *sois toujours attentive et bienveillante envers tes supérieurs et tes subordonnés mais ne recherche jamais leur reconnaissance car celle-ci dépend toujours plus de ceux qui la donnent que de ceux qui la reçoivent.*

Ce troisième point mérite quelques explications puisque tout en admettant que la reconnaissance est source de plaisir, Epicure affirme pour autant qu'il ne faut pas la rechercher. Ceci pour la raison, nous rappelle-t-il à la suite d'Aristote, qu'en cherchant à être reconnue, en recherchant les honneurs pour le dire comme les grecs, nous nous plaçons toujours sous la dépendance d'autrui et nous perdons ainsi du pouvoir sur notre vie. En conséquence, nous devons simplement nous efforcer de faire ce que nous avons à faire ; si la reconnaissance s'en suit, nous pouvons nous en réjouir mais si elle ne vient pas nous ne devons pas le déplorer. La reconnaissance ne doit jamais être un but, ce ne peut être qu'une conséquence aléatoire. De la même manière la progression professionnelle, qui n'est qu'une manifestation de cette reconnaissance, ne doit pas être un but car elle dépend de nombreux facteurs sur lesquels nous n'avons pas prise. Fais du mieux possible ce que tu fais aujourd'hui et peut-être demain des opportunités de progression professionnelle s'offriront à toi, mais n'agis jamais au présent dans le seul but d'un lendemain qui peut-être ne viendra jamais, telle est donc l'idée. Et j'ajoute que cette maxime particulière, appliquée à l'activité professionnelle n'est en fait qu'une déclinaison de la maxime générale d'Epicure : « *Rappelle-toi que l'avenir n'est ni à nous ni pourtant tout à fait hors de nos prises, de telle sorte que nous ne devons jamais compter sur lui comme s'il devait sûrement arriver, ni nous interdire toute espérance, comme s'il était sûr qu'il dût ne pas être* ».

Pour ce qui est du plaisir de l'âme : *si tu accomplis consciencieusement ton travail, si tu lui accordes sa juste place dans ta vie et si tu ne vis pas sous la domination du regard des autres, alors ton corps et ton âme seront en paix et tu seras heureuse.*